

La situation des enfants dans le monde 2004 Les filles, l'éducation et le développement

Vidéo non montée de l'UNICEF,
script et découpage
Durée totale : 59 mn 42 sec

1. L'éducation des filles : Aucune excuse. Vidéo entièrement montée, avec narration, ayant pour thème la place cruciale que tient l'éducation des filles.

a. Versions anglaise et internationale (sans texte, pour traduction dans les différentes langues)

2. Compilation d'images non montées. Séquences et interviews filmées dans le monde entier pour les journalistes de télévision produisant des émissions sur le thème de l'éducation.

a. Inde : Renforcer les moyens d'action des filles grâce ... au karaté. Lalita, dix-huit ans, allait à l'école en secret dans son petit village. Elle a poursuivi ses études et elle est devenue un exemple à suivre pour ses semblables... et professeur de karaté.

b. Soudan : La paix ouvre des portes. Dans les Monts Nouba, au centre du Soudan, le cessez-le-feu survenu après une guerre civile prolongée a permis aux garçons comme aux filles de retourner à l'école.

c. Zambie : Sensibiliser au VIH/SIDA. A l'école d'Angela, une fillette de douze ans, garçons et filles sont instruits des dangers que fait courir cette maladie qui frappe si durement leur pays. Par le biais du sport, on encourage les filles à se mesurer d'égal à égal avec les garçons... à l'école comme dans la vie.

d. Afghanistan : L'éducation des filles après les Taliban. Les filles retournent en grand nombre à l'école après en avoir été bannies pendant des années. Une jeune femme de dix-neuf ans, mariée à quatorze, revendique son nouveau droit à l'éducation pour aider à changer l'avenir de son pays... et le sien propre.

e. Brésil : Et les garçons ? La vie dans l'un des pires bidonvilles de Rio de Janeiro s'est améliorée pour les garçons comme pour les filles grâce à un remarquable programme d'enseignement et de suivi parascolaire.

f. Egypte : Des rêves deviennent réalité. En Haute Egypte, Awatif, dix-huit ans, qui, enfant, était exploitée au travail, s'est inscrite dans une nouvelle école communautaire et espère devenir un jour enseignante.

g. Interview de Carol Bellamy, Directrice générale de l'UNICEF.

*Note aux diffuseurs : L'UNICEF fournit cette vidéo non montée à titre gracieux mais vous prie de **mentionner l'UNICEF sur l'écran.***

Pour de plus amples informations sur le travail accompli par l'UNICEF dans le domaine de l'éducation des filles, voyez www.unicef.org/girlseducation

Pour plus d'informations sur les différents sujets :

Allison Hickling, UNICEF NY, tél. : (+) 1 212 326 7224, ahickling@unicef.org

Alfred Ironside, UNICEF NY, tél. : (+) 1 212 326 7261, aironside@unicef.org

Pour des informations concernant plus particulièrement cet enregistrement et son contenu :

Dan Thomas, UNICEF NY, tél. : (+) 1 212 326 7075, dthomas@unicef.org

David Koch, UNICEF NY, tél. : (+) 1 212 326 7211, dkoch@unicef.org

Pour télécharger ce script, pour commander cet enregistrement ou d'autres vidéos de l'UNICEF, veuillez vous rendre sur notre site Internet : www.unicef.org/videoaudio

L'ÉDUCATION DES FILLES : LE PLUS URGENT DES OBJECTIFS

D'innombrables études nous ont appris que l'éducation des femmes et des filles est le meilleur outil de développement qui soit. Aucune autre stratégie ne donne d'aussi bons résultats lorsqu'il s'agit d'augmenter la productivité économique, de réduire la mortalité infantile et maternelle, d'améliorer la nutrition et de promouvoir la santé -- notamment en aidant à prévenir la propagation du VIH/SIDA. Aucune autre stratégie ne contribue autant à accroître les possibilités d'éducation de la génération suivante.

Kofi Annan, Secrétaire général des Nations Unies, 13 février 2003, New York

L'UNICEF est convaincu que l'éducation représente un droit fondamental pour *chaque* enfant et que l'éducation des filles constitue une cible cruciale dans les 158 pays du monde où l'agence est à pied d'œuvre. 700 millions environ des six milliards d'habitants de la Terre sont des enfants en âge d'école. 121 millions d'entre eux ne sont pas scolarisés, dont une majorité de filles. A tout instant, quelque 65 millions de filles se voient refuser le droit à l'éducation. Deux tiers des 875 millions d'adultes analphabètes de la planète sont de sexe féminin.

Il est toujours catastrophique qu'un enfant soit privé d'instruction, mais les recherches montrent que le coût est encore plus élevé quand il s'agit d'une fille, car elle ne sera pas seule à en payer le prix : sa famille, la société dans laquelle elle vit et son pays le feront aussi. Les filles risquent davantage que les garçons de contracter le SIDA et elles sont plus facilement victimes de l'exploitation sexuelle et de la traite. Elles sont particulièrement exposées à la pauvreté et à la faim.

L'éducation donne aux générations futures les outils nécessaires pour combattre la pauvreté et soigner les maladies, et c'est la parité en la matière qui garantira un avenir où garçons et filles auront les mêmes chances de grandir en bonne santé, dans un environnement sain et protecteur.

L'éducation est un droit fondamental, mais c'est aussi, et de loin, l'approche la plus pratique en matière de développement. Des études ont montré qu'investir dans l'éducation des filles produit des résultats multiples et durables : les enfants de mères instruites ont plus de chance d'aller eux-mêmes à l'école. Plus la scolarisation d'une femme est poussée, plus il y a de chances que ses enfants profiteront des connaissances qu'elle a acquises. Les femmes qui ont été à l'école sont mieux outillées pour faire appel aux services de santé, améliorer leur niveau nutritionnel et pratiquer l'espacement des naissances.

Les croyances locales, les pratiques culturelles et les attitudes vis-à-vis des rôles assignés à chacun des sexes peuvent indubitablement être un frein à la scolarisation des filles. Mais de nos jours, si des parents refusent d'envoyer leurs filles à l'école, c'est plus souvent pour des raisons économiques ou de sécurité que parce qu'ils croient que l'instruction n'est pas pour les femmes. Ils estiment que l'école est un endroit dangereux pour les filles ou que les revenus de la famille, voire sa survie, pâtiront du fait que leurs

filles échappent au travail domestique. La « culture traditionnelle » sert souvent d'excuse pour expliquer pourquoi les buts fixés en matière d'éducation des filles n'ont pas été atteints. De plus en plus souvent, cette excuse ne résiste pas à un examen approfondi.

L'UNICEF s'est rendu compte sur le terrain que dans de nombreux cas, les filles non scolarisées sont « invisibles » : on ne les compte pas ou on sous-estime leur nombre. Des taux d'inscription et de fréquentation relativement élevés peuvent masquer le nombre de filles qui arrêtent leurs études, surtout dans les zones rurales. Même lorsque les taux d'inscription et d'achèvement des études sont plus élevés chez les filles que chez les garçons, il arrive que les filles n'aillent pas plus loin que l'école primaire ou secondaire, que les femmes n'apparaissent pas à des postes de responsabilités et que des femmes qualifiées gagnent moins que les hommes.

Aucune des nations les plus riches du monde ne s'est développée sans investir de façon significative dans l'éducation. L'inquiétude qui prévaut aujourd'hui au niveau mondial sur les questions de sécurité risque d'avoir pour résultat le renoncement à d'importantes promesses d'aide. Déjà, le niveau particulièrement bas de l'aide publique internationale fait partie du problème, alors qu'il devrait être un outil qui permettra de faire bénéficier tous les enfants de leur droit à l'éducation.

L'école vient directement après la famille en tant que périmètre protecteur pour les enfants. D'après l'Organisation internationale du Travail, environ 1,2 million d'enfants font chaque année l'objet d'un trafic à destination du travail forcé et de la prostitution. Mais une fille scolarisée risque moins d'être piégée dans des formes d'exploitation en dehors du foyer. Elle échappe aussi à des tâches domestiques qui pourraient être excessives. Les filles alphabétisées, en particulier celles qui ont acquis des aptitudes à la vie en société, sont moins vulnérables face aux formes extrêmes de violence intrafamiliale, d'abus sexuel ou de traite des êtres humains.

Simplement dit, l'éducation des filles est le moyen le plus efficace dont nous disposons pour résoudre certains des problèmes les plus difficiles du développement humain.

1 a. L'éducation des filles : pas d'excuses (version anglaise)

Vidéo	Audio
La cloche d'une école sonne. Des enfants sont à l'école, d'autres non	L'UNICEF est convaincu que l'éducation est un droit fondamental pour <i>chaque</i> fille et <i>chaque</i> garçon. Elle est indispensable à la construction d'un monde meilleur pour tous.
Clip/légende : le Secrétaire général de l'ONU Kofi Annan	<i>Il n'existe pas de meilleures stratégies de développement que celles qui placent les femmes au cœur du processus. Cela a des avantages immédiats sur la nutrition, la santé, l'épargne et les investissements aux niveaux de la famille, de la communauté et du pays tout entier. En d'autres termes, l'éducation des filles est une stratégie de développement social efficace.</i>

Petite fille	Pourtant, aujourd'hui encore, des millions d'enfants ne vont pas à l'école, et la plupart d'entre eux... sont des filles.
filles et leur famille, montage de barrières	De nombreux obstacles empêchent les filles d'aller à l'école : la pauvreté, les croyances traditionnelles, le manque d'écoles accessibles, la discrimination.
tissage de tapis	Pendant que d'autres filles de son village sont en classe, la petite Ibtisan, 12 ans, doit gagner sa vie en tissant des tapis pour aider sa famille à survivre.
garder les chèvres	La famille de Godhana a les moyens d'envoyer tous ses fils à l'école, mais seulement une de ses filles. Godhana passe ses journées à la maison à aider sa mère.
sur le chemin de l'école	La sécurité peut aussi poser problème. Souvent, les parents préfèrent garder leur fille à la maison parce que le chemin de l'école peut être dangereux pour une fille seule.
Clip/légende : Carol Bellamy Directrice générale de l'UNICEF	<i>Dans la majorité des pays en développement, les obstacles qui empêchent les enfants d'aller à l'école sont plus nombreux pour les filles que pour les garçons. Nous essayons donc d'éliminer ces obstacles pour que tous les garçons ET toutes les filles aient accès à l'éducation.</i>
UNICEF et écoles en action	L'UNICEF a lancé une campagne pour accélérer l'éducation des filles dans 25 pays ciblés. Son objectif : qu'un nombre égal de filles et de garçons soient scolarisés d'ici à 2005. Envoyer TOUS les enfants à l'école d'ici à 2015 est l'un des Objectifs du Millénaire pour le développement adoptés aux Nations Unies en 2000. Pour y parvenir, il faudra mobiliser les gouvernements, les chefs religieux, les communautés et les familles du monde entier.

Carol Bellamy	<i>L'éducation des filles est le meilleur investissement que l'on puisse faire pour la société. Pour une fille, cela veut dire qu'elle deviendra une adulte en bonne santé, qu'elle aura plus de chances d'avoir des enfants en bonne santé et que la sécurité économique de sa famille sera mieux assurée.</i>
Enfants africains obtenant des informations sur le VIH/SIDA	L'éducation permet aux jeunes femmes de prendre des décisions personnelles en toute connaissance de cause. Les filles sont particulièrement vulnérables au VIH et au SIDA. L'éducation contribue à enrayer la propagation de la maladie.
Jeune femme	En insistant pour aller à l'école comme ses frères, Lalita a vaincu

asiatique	des siècles de discrimination.
Légende : Lalita, 18 ans	Avant d'aller à l'école, je n'osais parler à personne, j'avais peur de sortir et de rencontrer des gens. Je n'étais jamais allée dans un autre village, un autre district ou une autre ville.
karaté	Maintenant, elle enseigne le karaté !
Enfants afghans	En Afghanistan, des filles comme Mirya, 10 ans, vont de nouveau à l'école, et elles contribueront à bâtir une paix durable.
Mirya, 10 ans	Je ne veux pas porter la burqah. Je veux aller à l'école avec les garçons, comme des frères et sœurs, et m'instruire pour devenir quelqu'un.
La cloche de l'école appelle à l'action. Montage final.	En soutenant aujourd'hui l'éducation des filles, nous pouvons briser l'engrenage de la pauvreté, ce qui bénéficiera à tous les enfants... et à leurs communautés. Ensemble, nous pouvons créer un monde où l'ignorance, la violence et l'exploitation auront disparu.
Carol Bellamy	<i>Il n'y aura pas de développement économique sans développement humain. Et l'un des meilleurs moyens de faire des progrès dans ce domaine est d'éduquer les filles.</i>
	Chaque enfant, fille ou garçon, a droit à l'éducation ... Il n'y a pas d'excuse.
Pour chaque enfant : Santé, Education, Egalité, Protection Faisons avancer l'humanité UNICEF	Musique / fin

1 a. L'éducation des filles : pas d'excuse (version internationale sans texte)

01:05:30	Version internationale sans narration ni légendes pour formatage sur place
----------	--

01:10:40	La présente vidéo contient des images non montées de séquences et d'interviews à insérer dans des émissions ou reportages télévisés. Elle n'est pas destinée à être diffusée telle quelle.
----------	---

2 a. Inde : Renforcer les moyens d'action des filles grâce au ...karaté

Avec ses 10,5 milliards d'habitants, l'Inde est la plus grande démocratie de la planète et sa deuxième nation la plus peuplée. Elle compte 400 millions d'enfants et adolescents de moins de dix-huit ans. Bien qu'elle fasse partie des dix pays enregistrant la croissance la

plus rapide au sein des pays en développement, plus de 35 pour cent de sa population vit en dessous du niveau de pauvreté.

L'alphabétisation est en progrès partout dans le pays, mais les taux respectifs pour l'un et l'autre sexe révèlent de grandes disparités : 45 pour cent pour les femmes contre 68 pour cent pour les hommes. Des millions de filles ne sont pas scolarisées dans le pays, en partie à cause de l'incidence élevée du travail des enfants.

Les programmes de l'UNICEF en Inde visent à améliorer les résultats scolaires ainsi que la qualité de l'enseignement à tous les niveaux et à mobiliser les parents et les communautés afin qu'ils s'impliquent davantage dans l'éducation de leurs enfants.

Le taux de fréquentation scolaire chez les enfants en âge d'école primaire atteignait 76 pour cent à la fin des années 90. Les garçons scolarisés sont bien plus nombreux que les filles. Dans l'Etat du Bihar, au nord du pays, un programme innovant permet de scolariser les filles jusque dans les plus petits villages. L'alphabétisation féminine y est en hausse puisqu'elle est passée de 23 pour cent (le taux le plus bas en Inde) à 34 pour cent. Le Bihar a toujours eu l'un des taux de fréquentation scolaire féminine les plus bas du pays. Grâce à des programmes comme celui-ci, la demande a clairement augmenté en matière d'instruction.

Script vidéo

Le Bihar est l'Etat le plus pauvre de l'Inde, il abrite 86 millions d'habitants dont beaucoup appartiennent aux basses castes. La plupart sont des fermiers pratiquant une agriculture de subsistance ou des pêcheurs vivant dans des zones reculées de l'Etat souvent sujettes aux inondations, bien loin de l'école la plus proche. Lalita Kumari, dix-huit ans, et sa famille viennent d'un village isolé, Khopraha. Ses parents n'étaient guère enclins à l'envoyer à l'école. Elle allait en classe en secret.

Interview de Lalita : Les filles ne vont pas à l'école, mais les garçons oui...

Interview de la mère : Les filles devraient faire à manger, pas aller à l'école...

A douze ans, pourtant, Lalita a réussi à convaincre ses parents de la laisser fréquenter une *jagjagi* ou « Centre d'éveil ». Cinq jours par semaine, l'école apprend à lire, à écrire et à compter à des jeunes filles de 9 à 15 ans provenant de milieux défavorisés. Quelque 8 000 filles sont passées par ces écoles villageoises depuis leur lancement. Certaines d'entre elles n'auraient jamais vu un stylo ou un crayon de leur vie sans cette expérience et beaucoup d'entre elles, comme Lalita, ont pu ensuite poursuivre des études secondaires. De nos jours, presque toutes les petites villageoises fréquentent une *jagjagi* locale.

Après la *jagjagi*, Lalita a pu s'inscrire dans un internat pour jeunes filles de 15 à 35 ans qui savent à peine lire et écrire, la Mahila Samakhya Kendra. L'école fait partie intégrale du Projet d'éducation du Bihar, fondé en 1992, qui est actuellement présent dans 2063 villages. Pendant huit mois, les étudiantes reçoivent des notions élémentaires de calcul et

de dessin, des cours de langue et une formation professionnelle. Cela leur donne la possibilité de suivre ensuite des études secondaires, ce que font 80 pour cent d'entre elles. Elles sont convenablement nourries (alors que la nourriture fait souvent cruellement défaut chez elles) et font de l'exercice sous une forme inhabituelle : des cours de karaté. Leur professeur n'est autre que Lalita Kumari. Elle était tellement douée pour les sports en son temps (elle est d'ailleurs devenue ceinture bleue) qu'on lui a proposé de revenir comme professeur d'éducation physique dans quatre des écoles villageoises qui participent au Projet d'éducation. Elle continue ses études tout en donnant des cours.

Interview de Lalita : Le karaté me donne un sentiment d'autonomie. Maintenant, j'ai confiance en moi et je suis capable de me défendre...

Mlle Sangita, directrice de l'école, explique comment son établissement rend les filles plus autonomes...

L'éducation a été un excellent investissement pour Lalita et sa communauté. Elle a appris à des centaines de jeunes femmes à se défendre et elle subvient à ses besoins et à ceux de sa famille. Abattre les barrières et instruire les jeunes filles des milieux défavorisés produit un effet de dominos perceptible encore aujourd'hui.

Interview de la mère : Maintenant les gens disent : « Regardez comme nos filles sont instruites... »

Interview du père : Nous voulons tous que les filles aient de l'instruction...

TIME CODE	DECOUPAGE SOWC 2004 : KHOPRAHA ET SITAMARHI, BIHAR, INDE SEPTEMBRE 2003
01:11:02	Plans de la rivière en crue, villageois bavardant sur la berge.
011114	Lalita chez elle à Khopraha, sa mère la bénit. Parents, frères et sœurs.
1147	Interview de Lalita : « On me traitait de garçon parce que je voulais étudier. Est-ce que les filles vont à l'école ? Non. Les garçons oui, mais les filles non. Elles n'y vont pas, voilà tout. Elles s'occupent de la maison. Les filles qui vont à l'école, on se moque d'elles. Moi, j'y suis quand même allée et mon frère cadet m'a giflée. Mon père et ma mère ont approuvé son geste, ils ont dit : « Il t'a giflée, et alors ? C'est ton frère cadet ! Si un garçon te frappe, tu dois l'accepter. »
1236	Interview de la mère, Sarupia Devi: « A quoi ça sert de laisser une fille étudier ? A quoi ça sert ? Elle peut étudier tant qu'elle veut, elle devra quand même se contenter de cuisiner, et ça, elle n'a pas besoin d'étudier pour ça. Il y a des gens qui ont commencé à venir pour nous demander d'envoyer notre fille à l'école. Et notre fille, elle est têtue, elle n'a pas renoncé, elle a commencé à étudier avec une institutrice de l'école au lieu de faire son travail. Elle arrachait les mauvaises herbes et tout ça... »
1316	Jagjagi ou "centre d'éveil" local, où Lalita a commencé ses études, en plein air.
1324	Des filles entrent au Mahila Samakhya Kendra, à Sitamarhi.
1336	La cloche sonne, la journée commence à l'école. Tableau noir, rangées de filles, gros plans.

1426	Jeunes filles mangeant à la cantine de l'école.
1450	Cours de karaté en plein air, différents angles.
1456	Lalita enseigne le karaté.
1537	Interview de Lalita : « Depuis que j'ai appris le karaté, j'ai beaucoup moins peur d'affronter quiconque me voudrait du mal. Maintenant, je peux me protéger contre une attaque ennemie et me tirer sans une égratignure de n'importe quel problème. »
1555	Interview de Lalita : « Avant que je ne commence à étudier et à aller à l'école, je n'avais jamais le courage de m'adresser à un adulte ou de sortir et de rencontrer des gens. Je n'avais même jamais vu d'autre village ou de district ou une ville. »
1616	Interview de Mme Sangita, directrice du Mahila Shiksha Kendra: « Lalita a été élève chez nous. L'un de nos principaux objectifs est de donner plus d'autonomie à ces filles, c'est pour cette raison que nous leur donnons une certaine formation : vélo, tricot, peinture, karaté, couture. Nous leur donnons des cours de karaté pour qu'elles acquièrent une bonne image d'elles-mêmes. D'habitude, ces filles viennent de milieux très rétrogrades, et elles sont renfermées, terrifiées, introverties et timides. A tel point qu'elles ont du mal à s'exprimer. Mais le karaté leur permet de s'ouvrir. »
1640	Lalita avec ses amies, certaines de ses anciennes élèves du karaté.
1655	Cours de karaté avec soleil couchant.
1714	La mère de Lalita : « Maintenant, les gens disent « Regardez comme cette fille de notre communauté s'est bien développée. » C'est très agréable à entendre. »
1724	Le père de Lalita, Badahai Majhi : « Aujourd'hui, tout le monde comprend les avantages qu'il y a à envoyer ses enfants à l'école. C'est devenu une énorme réussite. Aujourd'hui tout le monde accepte de laisser ses filles étudier. Aujourd'hui, si on appelle trente filles en classe, il y en a cinquante qui arrivent pour la leçon. C'est vraiment un énorme succès ici. »

2 b Soudan : La paix ouvre des portes

Le Soudan est le plus grand pays d'Afrique, il fait plus de quatre fois et demi la taille de la France et est presque aussi étendu que les Etats-Unis. Depuis l'indépendance de 1956, ses 33 millions d'habitants ont connu une série de guerres civiles brutales ayant entraîné des crises humanitaires dans tout le pays. L'enseignement en a été la première victime, les fonds étant détournés pour la guerre, laquelle a provoqué des déplacements de population inouïs et débouché sur une pauvreté généralisée.

Pendant les années de guerre, le système d'enseignement primaire du Soudan était caractérisé par des taux de fréquentation et de financement très bas, des disparités significatives entre les sexes, des résultats scolaires peu satisfaisants et une grande inefficacité pédagogique.

Mais il y a du changement dans l'air. Le nombre de filles scolarisées est en hausse grâce aux récents cessez-le-feu dans tout le pays et à un nouvel élan donné par le gouvernement à l'éducation des filles.

Quelque cinquante tribus vivent dans les Monts Nouba qui entourent Kadugli, capitale du Sud-Kordofan, au centre du pays. Beaucoup de familles ont été chassées de leur village pendant les années de guerre. 43 pour cent des enfants de la région de Nouba ont reçu, sous une forme ou une autre, une aide de l'UNICEF, actif ici depuis 1977.

De nos jours, seulement 36 pour cent des enfants de la région de Nouba sont scolarisés, en tenant compte d'une augmentation récente de 12 pour cent qui représente l'un des « dividendes de la paix ». L'objectif pour 2008 est d'arriver à un taux de 80 pour cent de scolarisation. Un moyen clé d'augmenter les effectifs scolaires est de fournir des uniformes, du mobilier scolaire, des installations sanitaires, du matériel pédagogique et des programmes d'alimentation. Tout cela est considéré comme prioritaire aux niveaux fédéral, de l'Etat et de la communauté.

La guerre représente un obstacle majeur pour la scolarisation des filles : les bâtiments scolaires sont souvent détruits et les routes qui y mènent dangereuses. La pauvreté engendrée par la guerre fait qu'on scolarise d'abord les garçons, pour autant qu'on ait de l'argent pour cela. Mais la sécurité s'améliorant, et grâce à une sensibilisation communautaire plus forte, la fréquentation scolaire est en hausse parmi les filles de Nouba : elle est passée de 33 000 en 2000 à environ 36 000 aujourd'hui.

Dans tout le pays, les collectivités locales se mobilisent pour que leurs filles puissent aller à l'école. Grâce aux nouvelles directives émises par le gouvernement, la participation des communautés et un cessez-le-feu qui tient, l'avenir de l'éducation des filles semble mieux assuré.

Script vidéo

Les Monts Nouba ont été le théâtre de certains des combats les plus féroces au cours des vingt années de guerre civile. Maintenant que la paix est revenue dans le minuscule village de Mourta El Chaïr, Halima Mohamed Mamour El Bacha, 13 ans, peut fréquenter une école pour personnes déplacées de l'intérieur. Chassée de Chururu, son village natal, par la guerre civile, sa famille vit ici depuis cinq ans. A part un verre de thé, Halima n'aura rien à manger avant son retour de l'école à trois heures de l'après-midi. Avant de partir, elle revoit ses devoirs et effectue des tâches ménagères. Contrairement à ses deux sœurs aînées, qui se sont mariées très jeunes, elle a la chance d'aller à l'école. Son père, Mohamed, a deux épouses et un total de seize enfants. Khadija, la mère de Halima, n'a jamais été à l'école, mais elle croit fermement aux vertus de l'instruction pour ses filles, même si cela se traduit par un surcroît de travail pour elle à la maison.

Interview de la mère de Halima : J'accomplis les tâches domestiques pour qu'elle puisse aller à l'école...

Halima met environ une heure et quart pour se rendre à l'école. Six jours par semaine, elle parcourt les cinq kilomètres à pied avec sa meilleure amie. L'école pour filles déplacées de Mourta était au départ une école mixte, mais depuis 1991, elle sert exclusivement aux filles. Environ 340 élèves suivent les cours, de la maternelle à la huitième. La plupart viennent de familles de déplacés. L'Etat paie le salaire des enseignants et verse une contribution pour leur formation. Il y a quelques manuels scolaires, mais en nombre insuffisant. L'un des cours préférés de Halima, c'est la géométrie.

Interview de Halima : parle de sa famille et de l'école...

La demande de scolarisation est tellement forte que cette école-ci manque de salles de classe ; la maternelle se réunit en plein air, sous un arbre. Quelques-unes des filles s'occupent de leurs jeunes frères et sœurs, ou même de leurs propres enfants, tout en suivant les cours.

Les garçons retournent aussi à l'école depuis la signature du cessez-le-feu. Beaucoup ont été enrôlés par les factions en guerre ou ont fui le pays. Pendant la guerre, les réunions de jeunes à l'école, la mosquée ou l'église, étaient mal vues. Cette école-ci, en face de celle de Halima, a droit à des prestations auxquelles les écoles de filles ne peuvent encore prétendre. Le personnel, entièrement masculin, se voit offrir des à-côté pour y enseigner (petit-déjeuner, vélo pour faire le trajet entre l'école et la maison...), drainant ainsi les ressources et attirant du personnel au détriment des écoles de filles. Il y a des terrains de sport et un internat pour 25 orphelins de guerre.

Le comité des parents de l'école de Halima est particulièrement actif. Aux niveaux fédéral, de l'Etat, et à présent de la communauté, on travaille à ce que les écoles de filles répondent aux mêmes normes que celles des garçons.

La paix et des initiatives locales ont ouvert des portes à l'éducation des filles dans les Monts Nouba. A dix km de l'école de Halima, un nouveau bâtiment scolaire est en construction. Le fruit d'une initiative communautaire bénéficiant de l'appui des administrateurs internationaux du cessez-le-feu qui ont leur siège non loin d'ici, l'école a ouvert ses portes en juin 2003 pour 44 fillettes de première année primaire qui au début se réunissaient sous un arbre. L'absence de salle de classe n'a pas constitué un obstacle pour les petites élèves et leurs familles. Les villageois paient le salaire de l'institutrice. On construira d'autres classes lorsque l'on disposera des matériaux et de la main-d'œuvre. Le nouveau bâtiment en brique remplace une école mixte en chaume qui a été détruite pendant la guerre. Ces fillettes qui commencent leur scolarisation seront un jour les piliers de leur communauté.

Interview de Asma Hamid Fadoul : Le Soudan a une politique nationale en ce qui concerne l'éducation des filles...

Interview de la Représentante de l'UNICEF au Soudan, JoAnna Van Gerpen : Les jeunes filles instruites resteront au sein de leur communauté...

Alors que le soleil se couche sur le village de Halima, il est temps pour les femmes de se raconter les événements de la journée. Avant d'aller se coucher, la fillette fera ses devoirs à la faible lueur d'une lampe au kérosène.

TIME CODE	DECOUPAGE SOWC 2004 : PRES DE KADOUGLI, SUD-KORDOFAN, SOUDAN, SEPTEMBRE 2003
01:17:49	Lever de soleil sur les Monts Nouba. Plan extérieur du village de Mourta El Chaïr. Ambiance matinale. Halima boit du thé, fait ses devoirs, s'acquitte de ses tâches ménagères. Les petits traitent les chèvres. Les parents travaillent dans le champ de maïs derrière la propriété familiale.
011943	Interview de la mère de Halima, Khadija Kafi Dahiya : « Je me débrouillerai bien toute seule à la maison. Je veux qu'elle aille à l'école. J'assumerai les tâches ménagères. »
1950	Plan général de l'école de Halima. Elle marche le long de la route et entre dans la cour de l'école.
2015	La cloche sonne, la journée commence.
2025	Cours de géométrie. Gros plans sur les élèves, Halima, l'enseignante.
2130	Interview de Halima Mohamed Mamour El Bacha: « Mon frère aîné ne va pas à l'école, mais dans le temps, il y allait. Mes deux sœurs aînées sont déjà mariées. Mes deux autres sœurs, l'une est en secondaire, l'autre en huitième. Et j'ai un petit frère en troisième, pas loin d'ici. Dans cette école-ci, nous sommes deux : ma sœur en première année et moi en cinquième. »
2154	Halima: « J'aime l'arabe, les maths et l'anglais, mais je n'aime pas les sciences sociales. »
2206	Halima: « Ce que je veux, c'est être heureuse et étudier jusqu'à ce que je puisse assurer mon avenir. »
2214	Plan de la cour de récréation, la classe de maternelle se réunit sous un arbre. Des élèves s'occupent de nourrissons.
2303	L'école des garçons de Mourta, classes, vélos, football, construction.
2406	Bruit de fond : Réunion du comité des parents à l'école de Halima. Les parents parlent de leurs problèmes : il faut qu'ils s'engagent à envoyer leurs enfants à l'école. « Nous devons nous assurer que les filles, jeunes et plus âgées, vont à l'école. »
2446	L'école des filles de Tillo en construction près de Kadougli.
2504	Construction de salles de classe.
2512	Enfants de première année par terre, chanson.
2543	Interview d'Asma Hamid Fadoul, Chargée de liaison pour l'éducation des filles au ministère fédéral de l'Education : « L'un des messages les plus importants que nous faisons passer aux mères et aux pères, c'est qu'ils doivent se débrouiller pour que leurs enfants aillent à l'école ; il faut s'assurer qu'ils comprennent qu'instruire une fille revient à instruire la nation tout entière. Que l'éducation des filles est un bon investissement pour le pays. Nous faisons aussi comprendre aux parents que l'éducation des filles débouche sur une paix durable. »
2627	Interview avec la représentante de l'UNICEF au Soudan, JoAnna Van Gerpen:

	« Pour instruire les filles dans ce pays, l'un des arguments les plus convaincants, c'est que les femmes resteront dans leur communauté et continueront à contribuer au bien-être de la famille, alors que les hommes qui finissent leurs études partent plus souvent en ville où ils peuvent obtenir un salaire plus élevé. Il arrive même qu'ils quittent le Soudan et aillent chercher du travail dans un autre pays. C'est un investissement rentable et nombreux sont les dirigeants locaux qui le comprennent. »
2657	Coucher de soleil.
2703	Café à la fin de la journée avec les dames.

2 c. Sensibiliser au VIH/SIDA en Zambie

Auparavant, on estimait que les jeunes étaient relativement à l'abri du VIH/SIDA. Aujourd'hui, plus de la moitié des nouvelles contaminations frappe des individus de moins de vingt-cinq ans. Les filles sont plus touchées que les garçons, et elles le sont à un plus jeune âge. Au plan mondial, le taux de mortalité des nourrissons et des enfants a considérablement augmenté.

La Zambie a l'un des taux de prévalence du VIH/SIDA les plus élevés au monde : 21,5 pour cent des 15-49 ans sont séropositifs, sur une population de 11 millions d'habitants.

En dehors de l'infection elle-même, le VIH et le SIDA affectent les enfants de multiples façons. Par exemple, en 2001, le monde comptait 14 millions d'enfants de moins de quinze ans que cette maladie avait rendus orphelins (de mère ou de père et de mère). On s'attend à ce que ce chiffre dépasse 25 millions en 2010. Et le SIDA emporte des professionnels de la santé et autres travailleurs sociaux qui jouent un rôle crucial dans le développement de l'enfant. Les écoles, clés du développement et du combat contre le SIDA, sont confrontées à un nombre croissant de décès parmi les enseignants et à l'absentéisme des élèves qui doivent rester chez eux pour s'occuper de parents malades. Tout cela et plus encore explique l'impact énorme du SIDA sur des générations entières de jeunes.

Script vidéo

Angela Mwila, douze ans, vit dans la Province centrale de Zambie. Elle habite avec ses grands-parents, sa mère, ses oncles, tantes et cousins et sa sœur Bridget, dix ans. Son père, qui était instituteur, est décédé il y a quelques années, et sa mère Grace souffre d'une maladie mentale. Angela est élevée par ses grands-parents, Robert et Alice Kunda et leur famille étendue.

La famille vit des produits d'une agriculture de subsistance et des talents de tailleur de Robert. Comme d'autres jeunes Zambiennes, Angela et Bridget doivent effectuer un grand nombre de tâches ménagères avant et après l'école. Elles vont chercher de l'eau au puits, lavent les vêtements ou la vaisselle, pilent le millet, préparent les repas et récoltent du bois pour le feu.

La nourriture s'est faite rare en Zambie suite à des années de sécheresse ; souvent, Angela ne reçoit rien à manger avant de partir pour l'école.

Angela dit qu'elle aimerait grandir et devenir une femme instruite...

Ses grands-parents Robert et Alice comprennent l'importance de l'éducation et sont prêts à faire tous les sacrifices nécessaires pour permettre à leurs petits-enfants, garçons et filles, d'aller à l'école.

Les grands-parents d'Angela parlent des espoirs qu'ils entretiennent pour elle et de leur propre éducation...

Angela, sa sœur Bridget et sa cousine Salomé se rendent à l'école à pied, à travers champs. C'est un trajet de six kilomètres qui leur prend environ une heure chaque jour.

Elles vont à l'école élémentaire de Mpande qui s'est ouverte en 1993 et que fréquentent 141 filles et 179 garçons. L'école est dirigée par un couple marié qu'assistent trois autres enseignants. Elle se situe à 26 km de la route la plus proche et à 39 km de Serenje, la ville la plus proche. Lusaka est à environ quatre heures en voiture. Cet éloignement complique le recrutement des enseignants. Les célibataires risquent de se sentir seuls et malheureux dans un endroit aussi isolé.

L'un des cours préférés d'Angela, c'est les sciences sociales, qu'enseigne Mme Nsulula. Aujourd'hui, la classe apprend comment le VIH se transmet d'une personne à une autre. Un peu plus tard, Angela et deux de ses condisciples improvisent une scène sur la façon de soigner une personne atteinte du SIDA. Angela joue la sœur d'un garçon séropositif.

Le VIH/SIDA est un sérieux problème en Zambie où la durée moyenne de vie n'est plus que de 33 ans. Il est essentiel d'informer des enfants aussi jeunes qu'Angela sur les dangers de cette maladie et de leur enseigner les aptitudes de vie nécessaires pour s'en protéger. Les enfants qui comprennent les ramifications d'un acte sexuel non protégé avant de devenir sexuellement actifs ont plus de chance de rester en bonne santé.

Angela parle du jeu de rôle sur le VIH/SIDA et de l'apprentissage de la lecture...

Le sport occupe une place importante dans le programme de l'école élémentaire de Mpande. Aujourd'hui, Angela et les autres filles de sa classe jouent au volley avec les garçons. Dans une société où on apprend aux petites à se montrer soumises face aux hommes, une jeune fille qui acquiert une certaine confiance en soi, tant sur le plan physique qu'affectif, risque moins de se soumettre aux avances sexuelles trop insistantes d'un garçon ou d'un homme et par conséquent d'être contaminée par le VIH/SIDA.

A l'école, on considère le sport comme un outil pour transmettre des informations vitales et des aptitudes de vie aux jeunes, une méthode d'apprentissage de l'estime de soi et du travail d'équipe.

Les Nations Unies reconnaissent l'importance du jeu et des activités récréatives pour les enfants, non comme une récompense éventuelle mais comme un droit défini par la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant. La Convention guide les travaux de l'UNICEF et elle comprend le droit de jouer de chaque enfant ainsi que le droit aux loisirs et aux activités récréatives.

Rosemary Bwalya est la présidente de la section locale de FAWEZA, le Forum des éducatrices africaines en Zambie. Elle est convaincue que faire du sport avec les garçons donne à des filles comme Angela une bonne image de soi et même plus de force physique.

Chez lui, Robert Kunda aide ses petits-enfants à fabriquer une corde à sauter avec une liane coupée dans la forêt qui entoure le village.

TIME CODE	DECOUPAGE EDUCATION DES FILLES : PROVINCE CENTRALE, ZAMBIE, AVRIL 2003
01:27:44	Vue extérieure de la maison d'Angela. La famille se réunit en plein air pour préparer le repas.
012755	La mère d'Angela (blouse rouge) et ses frères et sœurs mangent du maïs.
2815	Présentation des grands-parents, Robert et Alice Kunda.
2825	Angela : « Quand j'ai commencé l'école, en première année de primaire, j'étais intimidée et je n'avais pas d'amis. Mais une fois que je me suis fait des amis, j'ai pris confiance en moi. Après, je me suis mise à aimer l'école. »
2843	Angela : « J'aimerais grandir et vivre aussi vieille que ma grand-mère. Avant ça, je veux avoir de l'instruction et trouver du travail, pour que je puisse élever mes enfants et m'occuper d'eux. »
2902	Le grand-père Robert Kunda : « J'espère sincèrement qu'Angela aura de l'instruction et pourra trouver du travail quelque part, comme ça, même après ma mort, je peux être sûr qu'elle sera en mesure de subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère. »
2922	La grand-mère Alice Kunda : « Quand j'étais jeune, je n'ai pas eu le privilège de suivre des études, et je ne peux pas lire ni même compter mon argent. Mais Angela peut le faire pour moi. Elle lit bien et comprend même un peu l'anglais. »
2943	Angela pile le millet, va chercher de l'eau, évente le feu.
3020	Angela se rend à l'école avec sa sœur Bridget (en rouge) et sa cousine Salomé. Cloche de l'école, le groupe entre dans la cour de récréation.
3048	Cours sur le VIH/SIDA en classe de sciences sociales.
3140	Angela explique à l'enseignante ce que veulent dire les lettres VIH..
3205	Jeu de rôles: soigner un "frère" malade..
3259	Angela : « La scène que nous avons jouée parlait du VIH/SIDA. J'ai joué le rôle de la sœur de la personne malade. Quand il demandait du lait ou à manger, ma mère m'envoyait en chercher. Je m'occupais de lui. »
3331	Angela : « J'ai des amies qui ne vont pas à l'école et ces filles ne savent même

	pas lire. Elles ne savent rien faire. Celles qui vont à l'école peuvent lire et faire des calculs. C'est pour ça que je veux aller à l'école, moi aussi. »
3350	Angela et les filles de sa classe jouent au volley contre les garçons.
3458	Rosemary Bwalya, Forum des éducatrices africaines en Zambie: «Le sport peut jouer un rôle très positif dans le développement des filles. Elles acquièrent une certaine force physique, mais elles se développent aussi mentalement. Quand elles font du sport, elles ont une attitude positive envers tout ce qu'elles entreprennent et apprennent à réagir avec rapidité. »
3519	Rosemary continue : «Ce que font les garçons, les filles peuvent le faire aussi, cela les aide à se débarrasser du complexe d'infériorité qu'elles entretenaient jusque là, quand elles se disaient : «Ceci, c'est juste pour les garçons et cela, c'est juste pour les filles. » A présent, elles arrivent à comprendre qu'elles peuvent tout entreprendre. »
3536	Jeux à la maison. Le grand-père fabrique une corde à sauter. Les filles jouent.

2 d. L'éducation des filles après les Taliban

De 1995 à la fin 2001, les jeunes filles et les femmes afghanes se sont vu refuser l'accès aux soins de santé, à l'emploi et à l'éducation par les Taliban. La population actuelle de l'Afghanistan serait d'environ 23 millions de personnes. Il reste quelque 400 000 déplacés de l'intérieur depuis la chute des Taliban ; rien qu'en 2002, plus de 1,7 million de personnes sont rentrées au pays, imposant un lourd fardeau à un système éducatif déjà surchargé. L'alphabétisation des femmes reste à un taux inacceptable, 21 pour cent seulement.

Les écoles publiques ont rouvert pour les filles et leurs enseignantes en décembre 2001, par décret du gouvernement intérimaire afghan. Sous l'ère des Taliban, l'Afghanistan avait le taux mondial le plus bas de fréquentation scolaire chez les filles.

Plus de quatre millions d'enfants reçoivent à présent une instruction essentiellement primaire, sous une forme ou une autre. Les filles comptent pour 33 pour cent du total, un progrès certain par rapport au zéro pour cent des Taliban. Des femmes recommencent également à faire la classe, en nombre toujours croissant. Elles représentent à présent un tiers du personnel enseignant. Cependant, dans les régions les plus reculées du pays, le taux de fréquentation scolaire des filles reste exécrable. Des facteurs culturels jouent souvent contre les filles qui suivent la classe sur un pied d'égalité avec les garçons.

L'accès aux écoles reste un obstacle pour les filles des zones rurales et la qualité de l'enseignement laisse souvent terriblement à désirer, ce qui décourage la participation des filles et les bonnes volontés au sein de la communauté. Une fois qu'une fille quitte l'école, il y a très peu de chance qu'elle y retourne plus tard. La campagne reste jonchée de mines antipersonnel, ce qui transforme le trajet de l'école en une expédition qui peut être mortelle pour les enfants. Trouver suffisamment de femmes enseignantes (et de fournitures pour leurs écoles) reste un véritable défi. La paix venant, l'UNICEF a pu mettre en place un réseau efficace de distribution de fournitures scolaires, de tentes pour

abriter des salles de classe provisoires, de latrines et autres équipements qu'il envoie là où le besoin s'en fait le plus sentir .

Une fille instruite risque moins de se voir imposer un mariage précoce. Dans un pays où les contraceptifs sont extrêmement rares, où le taux de mortalité maternelle est le deuxième au monde et où le système de santé ne s'est pas encore remis des effets de la guerre, accoucher peut représenter une condamnation à mort pour une fille qui n'a pas encore atteint son plein développement.

L'UNICEF s'est fixé pour but d'augmenter le nombre d'enfants recevant une éducation primaire pour qu'il atteigne un million de plus, y compris autant de filles que possible. Pour cela, il est nécessaire d'engager des milliers d'instituteurs. Ceux-ci seront également formés à discuter des dangers liés aux mines antipersonnel. Comme cette crise humanitaire s'est jouée sur toutes les télévisions de la planète, les gens ont pu constater de visu combien les interventions humanitaires comptent pour la survie de tout un peuple. L'UNICEF espère profiter de la plus grande visibilité accordée à l'éducation pour insister sur sa place centrale dans le développement d'après-guerre.

Script vidéo

La guerre est un état de fait en Afghanistan depuis trente ans, elle a poussé un nombre incalculable de réfugiés à fuir le pays, en particulier au Pakistan. A présent, avec la fin des hostilités, les réfugiés rentrent chez eux pour retrouver leurs fermes dans les plaines de Shamali, que les Taliban ont dépeuplées quand ils étaient au pouvoir. Les réfugiés arrivent dans des centres de réinstallation juste au nord de Kaboul pour les formalités administratives et se faire enregistrer.

Au centre de réinstallation, les enfants sont vaccinés et inscrits à l'école. Voici l'une de ces fillettes, Yosemina, huit ans, qui est partie vivre au Pakistan quand elle avait trois ans. Elle n'a jamais été à l'école et travaillait comme tisseuse jusqu'à présent.

La campagne afghane est parsemée de mines antipersonnel. Le déminage est un processus dangereux et méticuleux, mais essentiel. Eduquer la population locale et en particulier les enfants aux dangers des mines est essentiel pour qu'ils puissent se réinstaller sur leurs terres.

La paix ouvre les portes de l'éducation. Les initiatives « Rentrée des classes » de l'UNICEF comprennent l'inscription à l'école et l'envoi de fournitures scolaires dans des régions reculées, jadis inaccessibles, à l'intention d'un nombre incalculable de filles et de garçons à qui l'instruction était refusée jusqu'à présent. Souvent, les mules représentent le seul moyen de transport disponible pour ces fournitures. Même si le pays est en ruines, les classes continuent dans des bâtiments partiellement bombardés. Les filles de dix ans apprennent leurs leçons par cœur, une méthode qui n'est plus considérée comme efficace pour un apprentissage approfondi.

Le gouvernement afghan donne son plein appui à l'éducation pour tous. En avril 2002, l'UNICEF a lancé une campagne « Rentrée des classes » et envoyé des fournitures par avion dans les régions les plus reculées. Le Président Karzaï et Carol Bellamy, Directrice générale de l'UNICEF, ont lancé l'initiative à Kaboul. Le même programme s'est répété en mars 2003.

Considéré comme une banlieue aisée de Kaboul, Makroyan a été construite par les forces d'occupation russes qui à leur départ, ont tout abandonné derrière elles, y compris des grues et des pans de murs préfabriqués.

Vida Saghara, 19 ans, fait partie des filles qui sont retournées à l'école secondaire pour terminer les études qu'elles avaient été contraintes d'abandonner sous les Taliban. A 14 ans, sa famille l'a mariée à un homme de quinze ans son aîné qui opposait un refus obstiné à toutes ses tentatives de poursuivre ses études. Pendant cinq ans (elle avait douze ans et était la meilleure de sa classe en septième quand les Taliban se sont emparés du pouvoir), Vida a étudié l'anglais et les mathématiques en secret en payant pour ses maigres leçons avec ce qu'elle gagnait en faisant de la couture ou en tissant des tapis.

Comme son mari refusait obstinément de la laisser étudier, Vida a divorcé au bout de trois ans de mariage, alors qu'elle n'avait que 17 ans, et ce en dépit de la loi coranique et des traditions culturelles. A présent, elle se rend au lycée Ferdousi le matin (elle est en douzième), et l'après-midi, elle assiste à des cours intensifs pour garçons et filles. Il s'agit de classes de rattrapage bénéficiant d'un financement privé pour les individus qui se préparent à entrer à l'université. Elle y étudie l'informatique.

Le Lycée Ferdousi est la plus grande école d'Afghanistan, avec 10 000 étudiants mais à peine 227 enseignants. Les enfants sont divisés en trois groupes qui se relayent ; filles et garçons étudient ensemble jusqu'à l'âge de treize ans, ensuite ils vont dans des classes séparées.

Vida parle de la difficulté qu'il y avait à étudier sous les Taliban, alors qu'elle était mariée...

Malgré des années de conflit, le quartier où Vida habite est resté largement intact. Elle s'acquitte de ses tâches ménagères puis étudie jusque tard dans la nuit pour réaliser son objectif, qui est d'entrer à l'université l'année prochaine. Il n'y a de l'électricité qu'à certaines heures de la journée, aussi Vida étudie-t-elle à la lueur d'une bougie ou d'une lampe à huile.

La mère de Vida a vu son rêve de poursuivre des études supérieures s'écrouler quand on l'a mariée très jeune, elle aussi. A présent, les parents de Vida sont tous deux décidés à ce que leurs enfants aient de l'instruction, quel qu'en soit le prix. Le père de Vida est inspecteur d'école.

La mère de Vida dit qu'elle n'est pas assez instruite et elle veut que ses enfants aient cette chance...

Vida parle des Taliban et de ce qu'elle attend de l'avenir...

TIME CODE	L'EDUCATION APRES LES TALIBAN, AFGHANISTAN, AOUT 2003
01:36:14	Des réfugiés arrivent dans un centre de réinstallation sur Jalalabad Road, au nord de Kaboul.
013640	Femmes et enfants réfugiés déchargent leurs biens au centre de réinstallation.
3646	D'anciens habitants reviennent, s'inscrivent. Baba Karim s'inscrit.
3658	Un démineur à la recherche de mines à dispositif actif (Jalalabad Road - Kaboul).
3714	Une jeune famille traverse un village dévasté à Istalif (dans la plaine de Shamali).
3724	Tente de l'UNICEF.
3732	Des enfants sont vaccinés au centre de réinstallation.
3745	Yosemina et sa famille suivent un cours sur les dangers que posent les mines antipersonnel.
3808	Le centre de distribution de l'UNICEF. Conditionnement de boîtes de fournitures scolaires..
3819	Des mules apportant les boîtes de fourniture de l'UNICEF dans les écoles des régions reculées.
3844	L'école Atife Sahid à Istalif. L'UNICEF a participé à sa reconstruction.
3848	Cours dans une salle de classe endommagée par les bombardements.
3855	En classe, les filles apprennent par cœur.
3914	Le Président Karzaï et Carol Bellamy au lancement de la campagne "Rentrée des classes » à l'école Amani de Kaboul.
3927	Scène de rue à Makroyan, dans la banlieue de Kaboul.
3935	La cloche sonne au Lycée Ferdousi.
3941	Premier jour de classe au Lycée Ferdousi, fillettes dans la cour de récréation.
3950	Des filles entrent en classe.
3955	Adolescentes dans les couloirs..
4000	Vida en classe.
4011	Vida Saghara (dans sa classe): «Si je n'avais pas traversé cette période difficile (sous les Taliban), je ne m'intéresserais pas à l'enseignement aujourd'hui. Il y a beaucoup de gens qui disent qu'ils vont à l'école mais seulement pour le nom ou la gloire ou pour gagner de l'argent... Je veux continuer mes études pour ne plus jamais me sentir sans ressources. »
4028	Vida : «Ce fut une période difficile, mais au bout de trois ans, il s'opposait toujours à ce que je fasse des études. Il ne voulait pas que je sois instruite et nous avons dû nous séparer. Cela a été très difficile de se séparer, vous savez. En Afghanistan, quitter son mari, ce n'est pas une bonne chose, ni professionnellement ni aux yeux de la loi. »
4055	Vida quitte la classe.
4111	Retour à la maison avec des amies.
4118	Des enfants jouent devant l'immeuble de Vida à Makroyan.

4131	Vue extérieure de l'immeuble de Vida.
4138	Vida effectue des tâches domestiques : faire la lessive et passer l'aspirateur.
4148	Vida en conversation avec ses frères.
4205	La mère de Vida en train de lire.
4219	La mère de Vida, Atefa: «Je me suis mariée très jeune et l'un de mes rêves était de faire des études supérieures, mais je n'ai pas pu, j'étais seule et j'avais des enfants, je n'avais aucune aide à la maison. Maintenant, je veux vivre mon rêve à travers mes enfants. Mon seul espoir est que mes enfants feront des études supérieures. » (vidéo : merci d'utiliser le plan de coupe)
4241	Interview de Vida dans sa chambre : «Après les Taliban... la première année après les Taliban, j'ai changé de vie, toute seule. Mais il y a beaucoup de filles qui sont comme ça, maintenant. Encore maintenant... fiancées ou mariées et elles ont des enfants... Maintenant... Nous avons le même âge. »
4306	Vieille femme accompagnée de jeunes femmes portant la burqah et d'enfants à Makroyan.
4321	Vida dans sa chambre : Je suis... Je suis presque libre.
4330	Vida allume une lanterne pour étudier le soir..
4342	Vida: «Cela n'a rien de formel, c'est mon vœu secret, mon espoir secret, je voudrais devenir un bon écrivain. Je veux écrire sur les gens. Dans le monde entier, pas rien que pour les Afghans. Il y a beaucoup de pays différents, comme le Soudan, l'Iraq, la Palestine, Israël... »

2 e. Education au Brésil : Et les garçons ?

Avec plus de 170 millions d'habitants, le Brésil est le pays le plus peuplé d'Amérique latine et le sixième plus grand pays du monde. Quelque 10 pour cent de la population brésilienne vivent en dessous du seuil de pauvreté.

Même si 97 pour cent des enfants en âge d'école primaire sont inscrits à l'école, la qualité de l'enseignement laisse à désirer : environ 1,1 million de jeunes de 12 à 17 ans ne sait ni lire ni écrire.

Presque partout dans le monde, la scolarisation des garçons est plus importante que celle des filles. Mais dans beaucoup de pays d'Amérique latine et des Caraïbes, c'est exactement le contraire qui est vrai.

Dans des pays comme le Botswana, le Lesotho ou la Mongolie, c'est dû en grande partie à la coutume qui veut que les garçons gardent le troupeau familial pendant que les hommes cherchent un travail rémunéré. Mais dans une grande partie de l'Amérique latine et des Caraïbes, on constate le même désintérêt des garçons pour l'instruction et leur disparition des salles de classe.

Les disparités entre les sexes deviennent apparentes au Brésil aux alentours de dix ans, lorsque le taux d'abandon scolaire devient plus important chez les garçons que chez les filles. Dans la tranche des 15 à 17 ans, 19,2 pour cent des garçons ont abandonné leurs études contre 8,5 pour cent seulement de filles.

Les chercheurs commencent seulement à se demander quels sont les facteurs qui expliquent la contre-performance scolaire des garçons. Le point de rupture a souvent lieu au début de l'adolescence, lorsque l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et de la place qu'ils occupent dans la société commence à changer. Des études tendent à prouver qu'on apprend en général aux garçons à circuler librement alors que les filles sont confinées à la maison, obligées de s'asseoir tranquillement ou de se consacrer à des tâches spécifiques. Et trop souvent, dans les régions pauvres, le lucratif trafic de drogue constitue un appât qui éloigne les garçons de l'école pour une vie où l'argent coule facilement et le danger est constant.

Les administrations régionales prennent de plus en plus conscience que les garçons et les adolescents risquent plus de se sentir étrangers à l'école s'ils viennent d'un milieu socioéconomique défavorisé. Or nulle part la vie n'est aussi difficile que dans les *favelas* de Rio de Janeiro.

Le défi est donc de trouver des tactiques stimulantes et innovantes pour empêcher les garçons (et les filles) d'arrêter leurs études, afin qu'ils puissent apporter leur contribution à la société une fois qu'ils seront adultes. *Afro Reggae* offre une solution prometteuse. C'est un programme qui enseigne aux enfants et adolescents la musique, les techniques de cirque, la programmation informatique, la production de vidéos et la prise d'initiatives. L'organisation, dirigée par des jeunes pour des jeunes, a reçu une aide de l'UNICEF par le passé, mais son succès est tel qu'elle est devenue économiquement indépendante.

Script vidéo

Les quelque 500 *favelas* ou bidonvilles de Rio de Janeiro abritent plus d'un tiers de la population de cette ville de 5,5 millions d'habitants. C'est l'un des endroits les moins agréables à vivre au monde pour un enfant. Face aux guerres de gangs, à la pauvreté, au racisme et à la violence policière, beaucoup de jeunes sont convaincus qu'ils mourront d'une balle perdue ou qu'ils se retrouveront en prison avant d'avoir atteint l'âge adulte. Alors, pourquoi aller à l'école ?

Vigario Geral est l'une des *favelas* les plus tristement célèbres avec ses 8 000 habitants. C'est là qu'est né le *Grupo Cultural Afro Reggae*. C'était au départ un orchestre, créé en 1993 en réaction à une descente de police meurtrière. *Afro Reggae* aide les enfants à continuer leurs études (et à rester en vie) depuis plus d'une dizaine d'années. Les répétitions ont lieu après l'école, offrant une activité après la classe à des jeunes de 4 à 26 ans. Les vétérans du groupe enseignent aux plus jeunes et servent de mentors dans une communauté où les exemples à suivre sont rares.

Wallace Rocha Conceição est un jeune garçon à risque typique, comme les 500 autres enrôlés dans Vigario Geral et deux autres *favelas*. Son appartenance à *Afro Reggae* l'a poussé à rester centré sur sa famille, à continuer l'école et à ne pas courir les rues. Il vit avec sa grand-mère et est membre de la troupe depuis qu'il a sept ans.

Wallace Rocha Conceição parle du fait qu'il n'a pas quitté l'école et de l'importance d'*Afro Reggae*...

Après l'école, Wallace revêt son T-Shirt *Afro Reggae* et part donner une représentation.

« Dada », coordonnateur d'*Afro Reggae*, parle de l'attrait qu'exerce le trafic de drogue...
 José « Junior » Pereira, fondateur d' *Afro Reggae*, explique la stratégie du groupe...
 Interview de Reiko Niimi, Représentant d'UNICEF Brésil, au sujet du rôle de l'éducation...

En donnant des représentations devant des groupes du troisième âge et grâce à ses tournées à travers le monde, *Afro Reggae* a changé la vie de milliers d'enfants des bidonvilles de Rio et a fait en sorte qu'ils continuent leurs études... et qu'ils prennent leur destin en main.

TIME CODE	DECOUPAGE SOWC 2004 : RIO DE JANEIRO, BRESIL, OCTOBRE 2002
01:44:23	Vues générales des <i>favelas</i> . Maisons, voitures de police, hélicoptère, jeunes en train de glander, graffiti sur les murs.
014456	Des enfants montent l'escalier pour se rendre à la répétition. Supervision des devoirs. Des garçons aux percussions, puis des filles.
4601	Wallace Rocha Conceição se rend à pied à l'école. Plans d'intérieur de la salle de classe.
4700	Interview de Wallace Rocha Conceição : « Sans <i>Afro Reggae</i> , je serais encore dans la <i>favela</i> , je ne connaîtrais rien aux percussions. Je n'aurais pas eu d'instruction et je ne saurais pas ce qu'on nous apprend à l'école. »
4710	Wallace continue : « Pour participer à <i>Afro Reggae</i> , il faut rester à l'école jusqu'à la fin du lycée, à seize ou dix-sept ans. J'adore cette école parce que j'y ai beaucoup d'amis. Ils m'aiment bien et moi, je m'entends bien avec eux.
4724	Wallace se prépare pour le spectacle. Concert de percussions en plein air.
4820	Interview de 'Dada', coordonnateur d' <i>Afro Reggae</i> : « C'est vraiment compliqué pour un adolescent de 14 ou 15 ans. Nous avons même des cas où des gosses de dix ans se lancent dans le trafic de drogue. »
4829	Dada : « Et qu'est-ce qu'un jeune va se dire? Je vais me lancer dans le trafic de drogue, je gagnerai plus que mon père, je rendrai la vie plus facile à ma mère, mes parents n'auront plus besoin de travailler. »
4838	Interview de José « Junior » Pereira, fondateur d' <i>Afro Reggae</i> : « Nous utilisons la même énergie magnétique, les mêmes concepts que les trafiquants de drogue pour attirer les jeunes, mais nous, c'est pour qu'ils arrêtent. »
4853	Junior continue : « Qu'est-ce qui pousse un jeune de 13 ou 14 ans à dealer de la drogue? Le prestige. Etre membre d'un groupe fort. Se sentir en sécurité.
4903	Interview de Reiko Niimi, Représentante de l'UNICEF, Brésil : (Ce que nous aimerions, c'est faire) comprendre que l'éducation, c'est gai et amusant pour les jeunes. Et grâce à l'éducation, dès le plus jeune âge, aider les enfants à

	atteindre leur plein potentiel et à profiter de tous leurs droits.
4942	Des acteurs jouent dans un centre pour le troisième âge. Des personnes âgées se joignent à eux.
5050	Wallace et Dada dans la rue.

2 f. Egypte : Des rêves devenus réalité

Ces dix dernières années, l’Egypte a fait de grands progrès dans la réalisation des droits fondamentaux de l’enfant. La scolarisation est en hausse dans le primaire, la disparité entre les sexes est en train de se résorber. Dans les zones rurales de la Haute Egypte, pourtant, la pauvreté s’aggrave et la proportion d’enfants qui travaillent par rapport à ceux qui vont à l’école est relativement plus élevée que dans le reste du pays.

Même si elle a augmenté de 10 pour cent au cours de la dernière décennie, l’alphabétisation des femmes est en retard par rapport à celle des hommes : 44 pour cent contre 67 pour cent pour une population totale de 70 millions de personnes.

Les actions entreprises par l’UNICEF pour supprimer les barrières qui font obstacle à l’éducation des filles en Egypte visent essentiellement à scolariser les enfants qui travaillent, surtout les filles, et à maintenir le taux actuel de fréquentation en primaire, qui est de 93 pour cent. La disparité entre les sexes est en train de s’effacer en primaire et en secondaire, mais les femmes restent sous-représentées dans l’enseignement supérieur. La situation dans les zones rurales est encore moins égalitaire.

L’excellent réseau de communication égyptien permet de toucher de larges secteurs de la population sans difficulté, mais les problèmes particuliers aux femmes et aux filles ne sont que peu pris en considération. D’ailleurs, certains habitants des zones rurales continuent de croire que la place d’une femme est aux champs ou à la maison, et non à l’école. Il faut faire clairement passer le message que l’éducation des filles produit les mêmes résultats que celle des garçons : elle représente le même apport de richesses pour la famille et la communauté.

En 2000, l’Egypte a lancé l’*Initiative en faveur de l’éducation des filles*, en s’appuyant sur les succès remportés par l’UNICEF et le gouvernement égyptien depuis le début des années 1990 avec la création de quelque 200 écoles communautaires et de 3500 écoles à salle de classe unique. Le but était de reprendre ce modèle « adapté aux filles » et de le reproduire dans les sept gouvernorats ruraux paraissant offrir la plus grande résistance à l’éducation des filles. Ces écoles communautaires produisent un effet catalyseur crucial dans les villages : si une école se trouve tout près de chez eux, les parents seront plus enclins à y envoyer leurs filles que si celles-ci doivent faire un long trajet.

Le suivi donné à l’Initiative a été aussi rapide que décisif. Au cours d’une série de réunions de haut niveau présidées par la femme du Président, Son Excellence Mme Suzanne Moubarak, l’éducation des filles a été promue au rang de priorité absolue de l’Egypte en matière de développement pour les cinq années à venir. Cette décision se doublait d’un engagement à combler l’écart entre garçons et filles d’ici à 2007 et, dans la

foulée, de s'occuper d'un demi-million de filles non scolarisées. Mme Moubarak a elle-même posé la première pierre de la première classe adaptée aux filles en mai 2003. 3 000 écoles devraient être créées cette année.

Script vidéo

Beni Shara'an est une petite bourgade somnolente de la Haute Egypte, loin de l'agitation cosmopolite du Caire, 350 km plus au nord. Par tradition, les filles n'allaient pas à l'école dans ce village. Beaucoup restaient confinées à la maison, loin des yeux inquisiteurs des garçons, ou alors on les envoyait vendre les produits de la terre au souk ou glaner péniblement les grains de blé dans des champs écrasés de soleil.

Tout cela a changé il y a huit ans. Farouk Abdel Naim, un marchand du village, a financé la création d'une classe unique pour les filles, au rez-de-chaussée d'une maison reconvertie pour l'occasion. Cela s'est fait suite à la visite de représentants de l'UNICEF et d'ONG locales qui souhaitaient y implanter un programme d'écoles communautaires. Les anciens du village approuvèrent l'idée après avoir entendu parler des retombées positives de cette initiative dans les environs.

Les villageois ne partageaient pas tous leur enthousiasme, du moins au départ. Des agriculteurs se plaignirent que l'école allait les priver de la main-d'œuvre bon marché que constituaient les enfants. Aujourd'hui, tout le monde considère que l'école est un investissement prudent dont la communauté tire des avantages tangibles.

Des fillettes de 6 à 12 ans se partagent les salles de classe où l'institutrice divise les leçons en segments adaptés à l'âge de chacune pour qu'aucune élève ne soit négligée. Une trentaine de filles entrent à l'école chaque année, pour un programme qui dure cinq ans. Dans un village où l'analphabétisme des femmes a longtemps été un état de fait, les histoires abondent sur la façon dont l'éducation des filles a apporté des changements positifs dans la vie des gens. A présent, même des personnes plus âgées suivent des cours d'alphabétisation.

Fatma Abdel Naim, institutrice, parle de la vie à l'école communautaire...

Awatif Morsy, dix-huit ans, est diplômée de l'école de Beni Shara'an et s'est ensuite inscrite à l'école secondaire en dépit de l'opposition de son beau-père. Avant cela, elle a dû travailler : il n'y avait pas d'argent pour payer l'école et pas d'établissement suffisamment proche pour elle. Aujourd'hui, elle est revenue dans son ancienne école pour bavarder avec les élèves actuelles. Auteure de nouvelles, elle est devenue un exemple pour les autres fillettes du village. Elle a l'intention d'aller à l'université et d'enfin réaliser son rêve : devenir enseignante. Sa mère n'a jamais pu aller à l'école et ne peut ni lire ni écrire.

Interview d'Awatif Morsy qui parle de ses espoirs et de ses aspirations.

Il est manifeste que les efforts entrepris par un homme éclairé ont redéfini l'avenir pour des générations de filles à Beni Shara'an et ailleurs. Une communauté reculée a ouvert les yeux sur le monde.

Interview de Farouk Abdel Naim, l'homme qui a fait don du lieu pour la salle de classe...
Interview de Son Excellence Suzanne Moubarak, épouse du président égyptien.

TIME CODE	DECOUPAGE SOWC 2004 : BENI SHARA'AN, EGYPTE, AOUT 2003
01:50:25	Un vieil homme se promène dans le village, scènes de rue, des fillettes vendent des aubergines et des poivrons, charrette à âne, mosquée.
015035	Des jeunes filles travaillent au champ, elles glanent des grains de blé. Visages en gros plan.
5055	Une écolière se rend à l'école communautaire Farouk Abdel Naim.
5113	L'institutrice Fatma Adbel Naim avec ses élèves : « Aujourd'hui, je vais vous raconter une courte histoire sur l'une des valeurs positives que nous devrions tous partager : l'amitié. »
5141	Les fillettes écoutent la leçon.
5151	Institutrice : « Qu'est-ce que vous allez faire pour le cours de science? » Fillette : « Je vais apporter une bougie, un bol et de l'eau. »
5210	Les fillettes décident de leurs activités de la journée en déposant dans un panier à côté du tableau noir de petits drapeaux sur lesquels elles ont inscrit ce qu'elles ont choisi.
5220	Expérience scientifique avec verre et bougie..
5230	Des groupes de fillettes avec l'institutrice.
5258	Fatma Abdel Naim, institutrice : « Si elles ne savent pas quelque chose pendant la leçon, je les dirige vers la bibliothèque ou je leur conseille des livres de référence pour leurs recherches. On inscrit les résultats de leurs recherches au tableau pour qu'elles puissent les revoir à la fin de la semaine. »
5313	Elle dit : « Ici, dans les écoles communautaires, nous croyons fermement aux droits de l'enfant. Par exemple, nous montrons de l'affection aux enfants tout au long de la journée et que nous nous soucions d'eux en leur demandant de ne rien faire de mal. C'est important de tenir compte des options des enfants en matière scolaire et nous nous efforçons de répondre à leurs besoins. »
5335	La cloche de l'école sonne, une fillette se dirige vers des bancs sous un arbre.
5351	Awatif Morsy, 18 ans, ancienne élève, se joint au groupe.
5405	Son ancienne institutrice salue Awatif, les filles rient ou sourient.
5114	Une fille fait semblant d'interviewer Awatif avec un faux micro : « Parlez-nous des nouvelles que vous écrivez. »
5424	Awatif: « J'ai écrit beaucoup d'histoires, y compris celle-ci sur l'exigence de liberté... »
5434	Différents plans d'Awatif et du groupe.
5443	Awatif: « Avant d'aller à l'école, je travaillais, je désherbais les champs près du village. Mais quand l'école communautaire s'est ouverte ici, je me suis inscrite. J'étais très contente d'arrêter de travailler et de commencer à

	apprendre à la place. »
5500	Awatif: « Tout au fond de moi, j'avais l'envie d'ETRE quelqu'un, parce que je savais que je n'avais pas d'avenir ici, aux champs. C'est juste bon pour le présent. Quand j'ai commencé à apprendre, j'ai senti que je voulais continuer et faire quelque chose de ma vie. »
5519	Awatif: « Une fois qu'ils sont mariés, les hommes considèrent que leur femme n'est là que pour les servir. La femme n'a ni opinion ni droits. Je suis convaincue que si elle apprend, une femme aura un avenir meilleur et sera capable de prendre des décisions toute seule. »
5540	Awatif rentre chez elle par le jardin, elle salue sa mère et son frère.
5600	Awatif lit une histoire à motif religieux à sa mère, qui ne sait ni lire ni écrire. « Ici, c'est Kalan, qui se trouve en Palestine à présent. Il y avait une ville qui s'appelait Hebron. »
5625	Farouk Abdel Naim, qui a fait don du lieu pour la salle de classe sur la place du marché.
5640	Farouk Abdel Naim: « Ces (filles) qui apprennent auront plus de possibilités, une position et un avenir. Sans cela (l'éducation), quel avenir peuvent-elles espérer ? Une fois qu'elles seront instruites, elles auront une base sur laquelle construire. Je veux remercier ceux qui nous ont aidés ici et nous ont envoyé des enseignants et du matériel. Nous les remercions à cent pour cent. »
5700	Son Excellence Suzanne Mubarak, épouse du président égyptien : « Je pense que nous avons réussi à convaincre le grand public de l'importance de l'éducation des filles. Non seulement pour elles-mêmes mais comme agents du changement, comme éléments indispensables du développement économique de notre pays. (Discours prononcé lors de la Session extraordinaire des Nations Unies consacrée aux enfants, New York, mai 2002)

2 g. Interview de Carol Bellamy, Directrice générale de l'UNICEF

TIME CODE	EXTRAITS DE L'INTERVIEW: NEW YORK, SEPTEMBRE 2003
01:57:22	Le rapport de cette année sur la Situation des enfants dans le monde a pour objet l'Education des filles. Nous défendons l'idée que chaque enfant, chaque fille, chaque garçon, a le droit de recevoir une éducation. Mais c'est beaucoup plus difficile pour les filles. Nous disons donc qu'il faut en faire plus pour garantir que chaque enfant, <i>y compris</i> chaque fille, reçoive de l'instruction.
015742	2005 est une date clé pour l'éducation des filles, parce que c'est l'un des premiers objectifs adoptés au Sommet du Millénaire qui voit approcher sa date limite. L'objectif sur lequel nous sommes tombés d'accord, c'est la parité entre les sexes, en conjonction avec l'éducation pour tous. Cela veut dire scolariser les filles tout autant que les garçons. Si l'on ne montre aucun progrès dans cette direction, cela aura un effet dissuasif pour les autres Objectifs de développement pour le Millénaire. Par conséquent, non seulement cela change les choses pour la fillette scolarisée, mais cela change les choses pour le monde entier si l'on veut atteindre ces objectifs de développement.

5816	Un dicton veut qu'instruire un garçon revienne à instruire un homme. Instruire une fille revient à instruire une famille. L'éducation des filles a un effet multiplicateur : non seulement la fille reçoit une instruction élémentaire, mais tout le monde en profite, sa famille, son enfant, sa communauté proche. Il s'agit d'un investissement minime qui se rembourse au centuple.
5843	Le rôle clé dans la scolarisation des filles revient manifestement au gouvernement, car c'est l'Etat qui doit investir dans le système éducatif, dans un système éducatif qui comprend les avantages qu'il y a à instruire non seulement les garçons, ce qui est très important, mais aussi les filles. Mais ce n'est pas seulement l'Etat : il y a la famille, la collectivité. Le père, la mère, les enseignants, les autorités scolaires, tout le monde doit comprendre qu'en donnant de l'instruction à TOUS les enfants, ils renforcent leur communauté.
5913	Changement de plan, couverture du rapport sur la Situation des enfants dans le monde.

*Note aux organismes de télévision : L'UNICEF fournit cette vidéo à titre gracieux mais vous prie de **mentionner l'UNICEF sur l'écran.***